

Exercice avec métaphores

Lorsque j'ai discuté avec Jean Laplanche des contenus avec lesquels il souhaitait participer au site du Meccano Freudien, il m'a proposé en premier le début du livre essentiel que Dominique Scarfone avait publié sur sa vie et son œuvre :

« *Le psychanalyste et les astres*

Quand on a suivi d'assez près l'évolution de la pensée de Jean Laplanche, le titre de son recueil d'articles, *La révolution copernicienne inachevée*, nous paraît des plus appropriés. La référence à Copernic, comme on sait, est inspirée de Freud lui-même, puisque celui-ci se situait, avec Charles Darwin, dans la même ligne que le célèbre astronome. Laplanche ne passe pas ses nuits l'œil rivé à un télescope, mais la métaphore astronomique se retrouve à plus d'un endroit dans son œuvre. C'est ainsi qu'en 1980, lors d'un entretien avec le journal *Le Monde*, Laplanche faisait un parallèle entre psychanalyse et astronomie : « ...Il est erroné que tout savoir, fût-il approfondi, se concrétise en pouvoirs accrus : quel est le pouvoir de la plus ancienne des sciences, l'astronomie? Sur les astres, aucun. Quant à l'astronome, il utilise la gravitation universelle pour s'y faufiler, mais non pour en modifier le cours. Les astres, pour Freud, c'est l'inconscient, et encore plus immuable: ne connaissant pas même l'emprise du temps. Alors je vous dirai mon émerveillement qu'entre ces astres-là l'homme psychanalysé réussisse parfois à se faufiler. [Entretien avec Roland Jaccard, journal *Le Monde*, 27 avril 1980; repris in *Entretiens avec Le Monde*, 5. *L'individu*, Paris, La Découverte, et journal *Le Monde*, 1985, p. 55.] » Cette métaphore improvisée semble s'appliquer particulièrement bien à son auteur, lui-même astronome, dirions-nous, de la psychanalyse freudienne. Astronome plutôt que freudologue ou historien ou encore archéologue du freudisme. Astronome, voire astronaute de la psychanalyse, il n'essaie pas de déplacer les corps célestes découverts par Freud : l'inconscient, comme il s'en explique dans la citation plus haut, est encore plus immuable que les astres. Laplanche s'engage dans l'espace freudien avec l'idée qu'il s'y trouve la piste majeure pour renouveler la connaissance de l'homme. En se mettant ainsi sur la piste de ce qui fait courir Freud, il ne tentera pas non plus de « forcer » ce dernier dans un sens univoque, mais bien de porter son attention minutieuse sur les mouvements à l'intérieur de la théorie psychanalytique pour en déceler les « faux équilibres », soit ce qui serait l'équivalent en psychanalyse des « épicycles » et autres expédients, fussent-ils des plus ingénieux, de l'astronomie pré-copernicienne.

On verra donc Jean Laplanche tourner sa lunette vers l'œuvre freudienne elle-même pour — s'il nous est permis de prolonger la métaphore — diffracter celle-ci à travers le prisme de la méthode que Freud lui-même a mise au point. Cette diffraction étalera l'ensemble des théorisations, pour ensuite resserrer leur faisceau autour de certains points nodaux, puis le diffracter à nouveau... Mouvement en spirale, ou mieux, mouvement hélicoïdal, c'est l'image à laquelle se réfère souvent Laplanche pour décrire sa démarche à l'intérieur de la théorie psychanalytique. Est-il nécessaire de rappeler que c'est précisément le mouvement de chacun d'entre nous dans l'espace tridimensionnel, mouvement qui résulte de la rotation de la terre sur elle-même, combinée à sa translation autour du soleil ?

L'œuvre psychanalytique laplanchienne serait donc bien liée à la métaphore astronomique, ce qui ne manque pas de saveur quand on sait que c'est dans l'île même d'Aristarque, grand astronome de l'Antiquité grecque et premier à postuler

l'héliocentrisme, à Samos donc, que Laplanche passe régulièrement une partie de l'été ! Mais, en suivant le propre exemple de Laplanche, nous n'allons pas nous lancer ici dans des spéculations hasardeuses sur l'homme et nous en tenir plutôt à l'œuvre qui, par la multiplicité de ses composantes évoquerait bien parfois l'espace à n dimensions... »

Dominique Scarfone, *Jean Laplanche*, Psychanalystes d'aujourd'hui, Paris, PUF, 1997, p. 9 et 10.

La métaphore astronomique de Laplanche se présente donc comme un ensemble bien plus grandiose que celle de notre pauvre meccano. Et, par là même, plus révérencieuse envers Freud. Approfondissons maintenant ce transport du cosmique en analyse afin d'en tirer quelques enseignements.

A l'évidence, l'idée est proposée comme étant une perspective clinique plutôt que théorique puisqu'il est question des déplacements qu'opère à l'intérieur de son propre inconscient l'homme analysé. De surcroît, une autre métaphore spatiale vient faire écho à celle-ci, lorsqu'ailleurs, Laplanche compare la fin de l'analyse à une « fenêtre de tir pour fusée interplanétaire ». Bref, par le voyage dans l'espace, il serait indiqué tout simplement combien l'analyse se révèle être un savoir sur soi-même qui permet de se mouvoir selon des lois précises dans un monde qu'on ne peut changer. L'image serait donc en premier la réponse à la question « vulgaire » : « A quoi sert la psychanalyse ? » La psychanalyse ne sert qu'à elle-même serait la réponse la plus forte. En effet, nous savons depuis Freud combien il est dangereux de faire entrer dans son cadre des questions relatives à la « pulsion d'autoconservation »... Tout en gardant cette perspective anti-thérapeutique qui récuse le fait de pouvoir supprimer tel ou tel aspect négatif du psychisme, voire faire venir du positif à la place, Laplanche offre davantage d'espoir : au lieu de rester scotché dans votre monde intérieur, vous pourriez vous y déplacer afin de découvrir les lois qui vous permettent le voyage. Têtu, notre « vulgaire » de service, pourrait alors demander : « A quoi bon aller dans son espace intérieur ? » Ainsi le Witz que raconte aussi Freud : un juif se voit proposer sur le marché un cheval. Il trouve, le prix cher. Le vendeur lui répond : « Oui, mais avec un tel cheval vous seriez à 6h1/2 à Pressburg. » Et à notre bonhomme de répliquer : « Que vais-je faire si tôt, à 6h1/2, à Pressburg ? »...

Observons que la métaphore de l'astronaute ne recouvre pas parfaitement la réalité visée, car, en analyse, c'est le voyage qui permet d'apprendre à se déplacer. Et surtout, cette hyperimmuabilité de l'inconscient qu'elle laisse entrevoir même après l'analyse n'est pas entièrement satisfaisante. Laplanche sait quitter les métaphores lorsqu'elles ne nous servent plus ! Pensons à l'erreur de Lacan qui s'est montré trop fidèle à « l'inconscient structuré comme un langage »... Pour les changements que peut produire l'analyse et qui intéressent tellement notre esprit « vulgaire », Laplanche avait, en effet, émis une métaphore plus appropriée. Elle est proche de son expérience de vigneron. L'analyse serait comparable à des secousses qu'on imprimerait à une bouteille de vin. Le dépôt se met en mouvement et, les secousses une fois arrêtées, il se redépose mais autrement. Ici aussi nous avons une conservation totale des éléments existants mais avec un assemblage différent. Ce traitement de la bouteille de vin est cependant un acte impie aux yeux d'un véritable amateur. Ainsi secouée, il faudrait laisser à la bouteille le temps de se reposer pour que le vin puisse redéployer toutes ses qualités. Mais le vin ne devient pas meilleur sauf si le fait de se reposer lui permet de vieillir... Hmm !

Pour continuer nos exercices notons maintenant le changement imprimé à l'objet de la métaphore cosmique. Comme on le voit plus haut, notre ami Scarfone se sert avec brio de l'exemple de la conquête spatiale pour le faire dériver vers un rendu imagé de l'activité théorisante de Laplanche qui devient ainsi astronaute de l'univers de la pensée freudienne.

L'œuvre de Freud lui-même est devenue maintenant l'objet de la figure de style. Qu'il faille de la « science » pour naviguer dans cet espace, c'est indéniable. De surcroît, on est ainsi débarrassé des étiquettes qui piquent : « freudologue » et « historien ». Reste l'« archéologue » que Laplanche a, à juste titre, précisé comme étant, dans notre domaine -- après-coup et temporalité oblige -- plus proche des détrousseurs de tombes que du savant serviteur de l'histoire... Si le voyage interstellaire sert ainsi à nous débarrasser d'épithètes gênantes et à introduire le destin du savoir sous forme de spirale, il nous conduit aussi tout droit vers une question épineuse. Ne devrait-il pas, dans son mouvement même, changer le nombre et la place des objets célestes ? Pensons combien la théorie de la séduction généralisée pourrait modifier notre paysage. Et à l'inverse, Laplanche voudrait-il garder dans le corpus de notre savoir les fantaisies biologiques de Freud autrement qu'en tant qu'exemple de « fourvoiement » ? Sûrement pas, bien que, par ailleurs, il a aménagé et par là même réussi à conserver un « détail » comme la « pulsion »...

Bien plus saillante dans l'œuvre laplanchienne, l'autre métaphore astronomique où la vision de Copernic vient remplacer celle de Ptolémée sert à illustrer la thèse que le moi tourne autour de l'objet quand en général, chez Freud, le moi prétend que c'est l'objet qui lui tourne autour. Exposée ainsi, la réalité de l'enfance pourrait être comprise à l'envers, à cause du « tourner autour » côté sexuel. Sans même cette difficulté supplémentaire, ici aussi nous avons affaire avec un agent qui change notre perception du monde mais pas le monde. Un autre manque d'adaptation du transport copernicien à notre réalité clinique et théorique apparaît encore à cet endroit. Il faudrait s'imaginer que le soleil s'insinue à l'intérieur de la terre et non pas, comme le théorise Freud, que la terre choisit des morceaux de soleil pour les faire siens. Incorporation, introjection et identification se voient ainsi remplacées par l'intromission. Et du coup, les trois « i » classiques s'avèrent être, tout comme le Complexe d'Œdipe et la Culpabilité, des éléments mythologiques censés faire œuvre de socialisation. Si « Ptolémée-Copernic » approche davantage la question du destin de l'œuvre de Freud, ce trope ne semble pas se prononcer sur l'existence de tel ou tel élément devenu obsolète. Nous savons que, toutes choses égales par ailleurs, la solution la plus simple s'avère souvent comme la plus probable. Lors de la transformation du savoir de Freud en notre savoir, il est pourtant évident que cette « loi de la parcimonie », ou, de son autre nom, le « rasoir d'Ockham » (« *pluralitas non est ponenda necessitate* ») devrait passer par là...

Au fil des exercices avec figures de style, elles apparaissent comme insatisfaisantes. Leur qualité première est sans aucun doute de nous faciliter la compréhension partielle d'un phénomène. Ensuite, elles nous permettent grâce à l'examen de leur adaptation imparfaite, d'approfondir et/ou de préciser notre savoir. Mettons aussi en jeu maintenant celle du Meccano. Comme, nous l'avons remarqué d'entrée, la comparaison avec notre jeu d'enfance est passablement impertinente. J'ai entendu souvent parler en revanche du Meccano Kleinien. L'expression serait censée restituer la simplicité de cette dernière pensée ou, du moins, son appauvrissement dans la mise en pratique. Mais nous pouvons concevoir un Meccano compliqué à l'infini. La particularité du contenu de sa boîte consisterait non pas dans une collection de pièces et de vis à monter mais dans une construction (ici l'œuvre de Freud) qu'on achète pour la démonter et la remonter autrement. Toutefois, l'image de la véritable boîte avec ses pièces peut aussi illustrer la « mise à plat » des textes. Les vis pourraient faire œuvre d'association entre les concepts, les pièces devant être aussi conçues comme susceptibles de déformations diverses nécessaires au remontage. Et finalement le jeu du Meccano serait, en fait, à la fois clinique -- construction de la théorie sur lui-même de l'analysant -- et théorique -- construction de la théorie analytique du psychanalyste. Et l'idéal serait que ces deux niveaux finissent par coïncider, au moins, pour les éléments communs des deux ensembles. [Pour d'autres éléments sur Meccano, cliquer sur ces deux hyperlinks :

<..\PDFFiles\Metaphorical Meanings Out Of Tweaked Definitions.pdf> et

[..\.\PsaBlog.html](http://..\.\/PsaBlog.html)

Beaucoup de travail reste à faire aux générations futures pour concevoir une clinique des textes qui rejoindrait la clinique tout simplement. Avec bien moins d'ambition, contentons-nous aujourd'hui de réaliser que, sans le jeu des tropes, ce site devrait s'appeler : « Pour une clinique des théories de Freud ». Il reste que « théorie » et « clinique » sont de ces métaphores qui ont trop bien réussi, autrement dit, elles sont devenues des catachrèses...

Bertrand Vichyn, juin 2005.